

Hervé Mestron

Images d'Épinal

série Le Musicos

SYMÉTRIE

Symétrie

30 rue Jean-Baptiste Say
69001 Lyon, France
contact@symetrie.com
www.symetrie.com

ISBN 978-2-914373-82-1

dépôt légal : juillet 2011
© Symétrie, 2011

Crédits

conception et réalisation : Symétrie

impression et façonnage :

Présence Graphique, 2 rue de la Pinsonnière, 37260 Monts
numéro d'imprimeur 071139269

Ceux qui marchent dans le sens de la mode ont banni les mots « homme » et « femme » de leur vocabulaire. Désormais, on parle de personnes, comme le chantait Dolto avec les bébés. Oui, le monde est peuplé de personnes. Il y a celles qui font des gosses et celles qui ont des soucis d'érection.

Le pire pour un célibataire, c'est la bouffe. À une époque, je plaçais un miroir devant moi. Je me regardais manger, je me parlais, je me souriais, mais très vite, une sorte de ronron s'est installé. Je me curais les dents avec ma fourchette et la personne en face de moi faisait pareil. J'attrapais les spaghetti avec les doigts, hop, elle m'imitait. Je faisais la gueule, bing, kif-kif, elle me renvoyait une bouille de six pieds de long.

Ça n'a pas été facile, mais j'ai fini par me demander le divorce. Puis pour ajouter une charge symbolique, j'ai brisé le miroir, posé ma contrebasse à l'autre bout de la table et, à partir de ce jour, mes problèmes de couple se sont tassés. Tout baigne. Jamais un mot plus haut que l'autre. Respect mutuel. On travaille ensemble mais c'est boulot boulot. Quand on a quelque chose à se dire sur le mode intime, on attend d'être seuls à la maison ou, dans la plupart des cas, dans une chambre d'hôtel.

Je suis en train de couper de l'ail pour mes champignons lorsque le téléphone sonne. Je regarde l'horloge ou bien c'est elle qui me regarde, je ne sais plus. En tout cas c'est l'heure de l'apéro. Et la sonnerie tinte comme des glaçons. Je décroche le combiné orange, le même que dans *Podium* et, à l'écoute de la voix, mes oreilles vibrent comme des papillons. Mon agent artistique m'appelle parfois pour me refiler une affaire extraordinaire, un voyage exotique, concert compris. Cette fois il roucoule pour m'annoncer qu'une *Truite* de Schubert m'attend à Épinal. Avec enregistrement à la clé, le tout en compagnie du quatuor Keller.

« C'est où Épinal ? je demande.

— Au bord de la mer ! il me répond. Des plages à perte de vue ! Avec un microclimat ! Formidable, non ? »

DANS MES RÊVES. Je me suis réveillé d'un coup. Dans un sursaut mollasson. Quelque chose me dérangeait. Je mets un temps à trouver. Le silence. C'est ça. Un silence bizarre. Alors que pendant toute la nuit j'ai eu l'impression d'entendre quelqu'un ronfler. Je connais un type, un vrai du macadam, qui n'arrive pas à dormir lorsqu'il est à la campagne. Trop calme soudain, l'angoisse du vide. Alors il laisse la radio allumée nuit et jour dans l'espoir de recomposer un brouhaha. C'est idem pour moi, là. Je me dresse sur mon séant, troublé par ce dénuement sonore. Ce rien qui remplit le lit du Père Noël. L'habit rouge, maculé de terre humide, traîne sur la moquette. Ce con est parti. Avec mes fringues, mes godasses, mes chaussettes, mon slip... Il a pris MON SLIP ! Imprimé panthère fluo. Une pièce négociée au Duty free de l'aéroport de Rio de Janeiro avec mes derniers pesos. Il a seulement oublié de prendre mon fric, mes papiers et une photo de Denise, sur la plage, à minuit, un 31 décembre, gracieuse comme un éléphant de mer. Du coup je me recouche, pour rebondir aussitôt, perplexe, embarrassé. Je ramasse la panoplie, examine l'étiquette : « Made in China. Coton 70 %, polyamide 30 %. »

J'enfile les manches. Pile ma taille. Mon reflet scintille dans le miroir. Mes yeux vacillent sous les guirlandes. Franchement, l'uniforme, ça vous change un gars. Je ne m'étais jamais vu sous cet angle flatteur. Comme canonisé soudain, auréolé de je-ne-sais-quoi de biblique, d'amplitude papale. Un pas à gauche, un pas à droite, les volants froufroutent, les manches se gonflent. Hop là !

— Et toi, demande Babett, tu t’y connais en bricolage ?

C’est à peine si j’arrive à changer une corde de contrebasse. Une fois, j’ai voulu nettoyer le siphon de mon évier, trois étages ont été inondés.

— Plutôt, oui, je fais. J’adore ça en plus, bricoler.

— Génial ! Tu veux bien m’aider ? »

La douce caresse dans mon oreille. Une femme avec enfant, mon rêve ! Une petite famille, douce mélodie de piano, des géraniums aux fenêtres. Une occasion à ne pas laisser filer. J’attaque le couplet de l’opérette *Le Paganini de la perçuse*. Babett ouvre un carton : des planches, des vis et des boulons ! La notice raconte la naissance d’une étagère d’angle en acier galvanisé sur bois de pin vernis naturel. Du chinois pour ma pomme contemplative.

« Pendant ce temps, je prépare à manger », dit Babett en regagnant la cuisine.

C’est pas beau la vie de couple ? Monsieur bricole, Madame épluche, rendez-vous au point d’orgue. J’ai mon idée sur un éventuel futur emplacement des meubles. J’en touche deux mots à Babett, qui me répond :

« Ouais, pourquoi pas, vas-y, fais comme chez toi. »

Ce « fais comme chez toi » résonne tel un carillon dans mon système émotif. J’en suis tout retourné. Je vais me défoncer. Ce talent de bricoleur que je croyais absent de mes compétences subitement se réveille. Le tournevis électrique devient une sorte de deuxième archet, un membre guidé par l’empathie divine.

« Wouah, superbe ! s’écrie Babett, de retour de cuisine land.

Je rosis, faussement modeste. L’étagère d’angle est unique, somptueuse. On voudrait y poser ses fesses pour admirer la pièce sous un jour nouveau. Mais je ne suis pas sûr de mes chevilles dans le placo.

— Le repas est prêt », fredonne Babett.

Je pose le tournevis, satisfait du travail accompli. Babett a mis des fleurs sur la table. Elle parle bas, m’explique qu’elle aimerait bien faire pousser un citronnier.

« Tu invites souvent des types de passage à dîner ? je demande.

LE CIEL T'OFFRE UN BONHEUR, réjouis-toi. Je suis assis au bout du comptoir et je regarde Babett. Bizarre qu'elle ait des difficultés à payer ses factures. L'heure de l'apéro fait chanter le tiroir-caisse. Problème de gestion ? J'ai vidé mon maigre compte en banque et je suis heureux. Content de ne plus rien posséder. « Qu'est-ce que tu fais, vieux frère ? — Je casse des cailloux. — Pourquoi casses-tu des cailloux ? — Pour gagner de l'argent. — Pourquoi gagner de l'argent ? — Pour acheter des patates. — Pourquoi acheter des patates ? — Pour manger et avoir des forces. — Pourquoi avoir des forces ? — Pour casser des cailloux. »

J'en suis là de mes réflexions quand je réalise que j'ai laissé passer l'heure de *La Truite* de Schubert. Ce n'est pas un poisson d'avril. Avec le turbo, je peux espérer participer à la deuxième partie de la répétition. J'arrive devant la porte de Sandra Keller, en nage et en retard. J'entre pendant le thème à variations. J'enlève même mes chaussures, comme à la mosquée. Bicentenaire des chaussettes dépareillées. Les filles m'ignorent. On dirait que je suis transparent. Bientôt c'est à moi, phrase de contrebasse, et je pince Denise pour qu'elle mette le paquet. Mais ma copilote, bizarrement désaccordée, se perd dans de lamentables approximations. J'essaie de redresser la barre, mais trop tard, mon intervention à découvert touche à sa fin. La magie qui soude parfois les musiciens est absente. Où se cache la grâce d'une émotion commune ? sous le buffet ? Une cloison invisible nous sépare. À la fin, Sandra détache ses mains diaphanes du clavier et ferme le couvercle du piano. Le